

Zeitschrift:	Le nouveau conteur vaudois et romand
Band:	82 (1955)
Heft:	7
Artikel:	Où le patois vivra longtemps encore : noms de lieux tirés de l'hydrographie
Autor:	Chessex, Albert
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-229483

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

OU LE PATOIS VIVRA LONGTEMPS ENCORE

Noms de lieux tirés de l'hydrographie

par *Albert Chesse*

On connaît le grand rôle que joue la métaphore dans les noms de lieux. C'est ainsi, par exemple, qu'une petite source devient une goutte, « on-na gotta ». De là les toponymes Gottaz ou Gotte (une trentaine en Suisse romande) et Gottette (petite goutte), moins nombreux. Le dérivé Gottallaz, dit Mme Odin, désigne un filet d'eau qui sort d'un pré ou d'un champ. On rencontre encore Gotteyre et Gottaux, formes moins fréquentes.

Sans quitter la famille du mot « gotta », on trouve, au sud de Château-d'Oex, sur la rive gauche de la Torneresse et non loin des Gorges du Pissot, le *Bois du Dégottiau*. C'est une forêt très déclive, avec de petites sources dont l'eau descend (dégoutte) de rocher en rocher. (Le suffixe patois -iau correspond au français -oir ; par exemple, « lanciau » (lançoir), endroit d'où on lançait le bois dans un « châble » ou un cours d'eau.)

Il y a dans l'enclave fribourgeoise d'Estavayer, sur la rive gauche du Bainoz (affluent de la Petite Glane) et à un kilomètre au nord-ouest de la Tour de la Molière, un village nommé *La Vounaise*. On trouve au-dessus de Montreux, entre Caux et Les Avants, à 927 mètres d'altitude, le pâturage et le chalet de la *Vounaise*. Au nord de ce pâturage coule, dans un profond vallon boisé, le *Ruisseau des Vounaises*, qui se jette dans la Baye de Montreux, un peu en amont du Pont de Pierre. Le même toponyme se retrouve à Pompaples ; à Aubonne, il s'appliquait à une ancienne porte de la ville. A Arveyes sur Ollon, un lieu-dit se nomme la *Veunèze* ; à Monthe, la *Venèze* est le nom d'un ruisseau.

Le mot « vounaise » (variantes : « vounaise », « veunèze », « venèze »)

paraît avoir des acceptations multiples et peu précises, variables d'une région à l'autre. Quand j'étais enfant, nous appelions « vounaise » une espèce de long fossé où coulait un peu d'eau, une sorte de très large et très profonde rigole. Dans son *Essai de toponymie*, Henri Jaccard reproduit une définition due à François Isabel : « vase de marais ; sol spongieux, plein d'eau et de mousse, souvent bordé d'aunaies fangeuses ; aunaie très humide, sens dérivé du premier ». Quant au *Glossaire du patois de Blonay* de Mme Louise Odin, il s'exprime en ces termes : « chemin sombre, tortueux, épineux ».

« On sait le rôle important que joue le verbe « pisser » (patois : « pessî », prononcer « pe-ci ») dans la toponymie des ruisseaux et des cascades. (Julie Guex, *La Montagne et ses noms*, p. 189). Le *Pessot* est un petit torrent qui, sur le flanc sud-est du massif des Diablerets, descend du glacier de la Tchiffa et se jette dans la Lizerne près de Derborence. Ce nom se retrouve ailleurs, notamment en Gruyère et dans le Bas-Valais. Plus ou moins francisé en *Pissot*, il est tout aussi fréquent. Citons, par exemple, la *Combe du Pissot* qui, à l'est de Villeneuve, sous le sommet de Malatray, entaille l'abrupt versant du Mont d'Arvel.

Les variantes ne manquent pas : *Pessoux* et *Pecheux* en Valais, *Pissoux* et *Pichoux* dans le Jura ; ni les dérivés : *Pessaulaz* à Château-d'Oex, *Pesseule* à Fully, *Pissausaz* à Reverolle, *Pischiauc* à Grône (entre Sion et Sierre, au sud de Granges, sur la rive gauche du Rhône). Mais le plus pittoresque de ces toponymes est certainement l'hybride *Pischourgraben* de Louèche-les-Bains,

qui s'appelait en 1551 « *Comba dou Pissyor* » — on en a la preuve écrite — et qui demeure l'un des nombreux témoins de la germanisation tardive d'une région primitivement welche. La graphie la plus récente, celle de la Carte Nationale parue en 1940, *Pissiergraben*, accentue légèrement la germanisation.

Albert Chessex.

EN VUE DE LA PROCHAINE « FÊTE DES VIGNERONS »

Ses origines

La culture de la vigne dans le bassin du Haut-Léman remonte — dit-on — à l'époque romaine. En tout cas, on sait que le « Chapitre » de la Cathédrale de Lausanne, en l'an mille, possédait trente et une vignes aux environs de Vevey, et que les vignes de Lavaux au Dézaley, ont été plantées au XII^e siècle par les moines de l'Abbaye de Haut-Crêt, près d'Oron.

Pour encourager et développer la culture de la vigne, il se crée à Vevey même, une « Abbaye de l'Agriculture dite de St-Urbain », dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Cette corporation, outre qu'elle s'intéressait au vignoble, délivrait des récompenses aux vigneron les plus méritants. A la fin du XVIII^e siècle, elle prit le nom de « Société d'Agriculture », puis devint « l'Abbaye des Vignerons » et enfin, au milieu du XIX^e siècle, la « Louable Confrérie des Vignerons ». Les buts sont restés les mêmes, mais les récompenses sont distribuées lors d'une cérémonie triennale, qui donna lieu à une journée de réjouissances avec une « bravade » ou « parade », soit un défilé en ville, et un banquet. Cette « bravade » est devenue petit à petit un spectacle, avec une grande figuration.

Dès la fin du XVIII^e siècle, ces représentations prirent tant d'ampleur, qu'elles eurent lieu tous les six ans, puis occasion-

nellement, suivant la situation internationale. Voici d'ailleurs les dates des fêtes du XIX^e et du XX^e siècles :

1819, 1833, 1851, 1865, 1889, 1905 et 1927.

A chaque, fois elles furent plus grandioses et plusieurs auteurs et compositeurs du pays mirent leur talent au service de cette manifestation.

Un chef-d'œuvre national

La Fête des Vignerons, *un chef-d'œuvre national*, a dit le poète suisse Juste Olivier ; elle glorifie les travaux de la terre nourricière. En une grandiose évocation de la nature, elle exalte les activités pacifiques de notre peuple.

Elle est avant tout un spectacle qui magnifient l'art du peintre, du musicien, du poète et l'art de la danse, un hymne de reconnaissance à la gloire du Créateur. Mais, avec cette glorification divine, elle admet une sorte d'incantation des vertus païennes, afin de faire éclater la vie en montrant le côté charnel et chaleureux des êtres et des choses. C'est pourquoi, pour le plaisir des yeux et l'agrément du cortège, elle laisse figurer le dieu du vin, la déesse des blés, la déesse du printemps, avec leurs suites colorées. Dans le cadre des saisons qui doit rester le même, la Fête des Vignerons marie tradition et invention. C'est un spectacle unique, qui va s'élargissant et qui suit son chemin comme celui d'un ruisseau au grand fleuve.

(A suivre.)